

# Parcours de vie de René Page

par Michel Nurdin (petit frère de Jésus à Ramonville)  
pour la messe d'au-revoir, le 9 février 2010

René, âgé de 24 ans, arrive en septembre 1947 à El-Abiodh Sidi Cheikh, dans le sud oranais, à l'orée du Sahara. Notre fraternité y avait sa maison-mère et le noviciat. Il venait du séminaire Saint-Sulpice qui avait alors une renommée, justifiée, dans le monde ecclésiastique français. Il y avait fait quatre années d'études.

Auparavant, il avait suivi une filière de petits séminaires, de sorte qu'il avait endossé la soutane le 3 mars 1940, à 16 ans et demi! Je signale ce fait dont il en a gardé très mauvais souvenir parce qu'il allait perturber sa spontanéité et ses facilités naturelles d'entrer en relation avec autrui, et d'abord avec les camarades de son âge qu'il avait au village natal, un bourg du nord des Deux-Sèvres. Ce fait n'est sans doute pas étranger au questionnement qui l'a tourmenté, durant les



années où l'on s'interrogeait sur la « France, pays de missions? ». Serait-il prêtre-ouvrier ou militant jociste ? En 1946, un numéro de l'hebdomadaire « Témoignage Chrétien » retient vivement son attention et la lecture d'un article sera décisive pour son orientation : il y était question des Petits frères, plus exactement de leur sortie du cadre monastique d'El-Abiodh pour chercher leur voie dans le monde du travail.

Le 18 octobre 1948, par ses premiers vœux religieux, René s'engageait devant Dieu dans la Fraternité des petits frères de Jésus et il gardera dans son cœur une place privilégiée pour le Père de Foucauld

René est alors envoyé à la fraternité d'Aix en Provence où il restera deux ans. Il travaille dans le bâtiment et commence à étudier la langue russe. En effet, lorsqu'un frère arrive à ses vœux perpétuels, il peut demander de particulariser le don de sa vie pour le salut des hommes en faveur de tel milieu humain ou de tel peuple ; et cela a des conséquences très concrètes qu'il faut parfois préparer de loin. René pensait aux milieux sous influence marxiste et même – à cette époque nous ne doutions de rien ! – à partir en Russie soviétique. En attendant il lui fallait terminer ses études de théologie (2ans) au terme desquelles il fut ordonné prêtre en juin 1952 ; par la suite il obtiendra la possibilité de célébrer la liturgie selon le rite oriental melkite, - en slavon (langue russe ancienne).

L'année suivante, 1953, il est en fraternité à Paris pour poursuivre ses études de russe, et il est nommé responsable Régional pour les fraternités de France et de Belgique ; il le restera jusqu'en 1963. Durant ces années la Fraternité connut une croissance rapide qui ne permettait guère de se soucier du « cumul des charges ». Je dis cela en pensant tout spécialement à René, Régional en 1953. En 1954, il lui sera demandé, au pied levé, de prendre aussi la responsabilité du noviciat que nous avons sur l'île de Saint-Gildas, proche des Côtes d'Armor. La même année, la Fraternité tenait un chapitre général, le premier depuis sa sortie d'El-Abiodh. René y est élu au conseil qui assiste le Prieur. Il se trouve ainsi dans une position qui rendait possible le service que lui demandera le Prieur quatre années plus tard, à savoir remplacer pratiquement, dans sa charge d'Assistant, frère Milad retenu à El-Abiodh par la situation de guerre que connaissait alors le Sud-algérien. René rejoindra donc la Fraternité générale, à Marseille. Il demandera cependant de ne pas être astreint à y résider, et c'est ainsi que naquit avec lui une petite fraternité

qui, par la suite, aura un bel avenir dans un des quartiers nord de la ville.

Au chapitre de 1960, il fut élu Assistant du Prieur. Il n'en aura pas fini pour autant avec le service fraternel que sont les charges dans la Fraternité. Il les a toujours assumées avec la simplicité que nous lui avons connue, sans rien du « personnage » que peuvent parfois sécréter l'autorité et les charges ; il restait bien lui-même, jusque dans les distractions dont on pourrait faire un florilège. Je n'en rappellerai qu'une: il avait rendez-vous au Vatican, il s'y rendait, vêtu, comme l'exigeait l'étiquette, de la tunique grise que nous portions à la chapelle ; le garde suisse de service claqua des talons en lui présentant les armes avec sa hallebarde ; René lui répond gracieusement par un magnifique salut militaire.

Pour être plus sérieux, je dirai deux choses et même trois, qui m'ont frappé dans l'exercice des responsabilités qui lui incombait. D'abord, un extrême respect des personnes, respect qui demande son poids d'amour et de patience ; même si parfois cela retardait la prise de décision. Il avait aussi, dans les situations particulièrement délicates, une sorte de tact spirituel, comme s'il y pressentait des réalités que Dieu seul voit parce qu'elles sont les fruits de sa présence dans le cœur des hommes. Tout cela n'amoindrissait en rien, même s'il ne le manifestait pas souvent, son potentiel d'indignation devant telle ou telle de nos déficiences, ou devant celles de l'Eglise et celles du monde d'aujourd'hui.

Dans une lettre datée de Noël 1965, frère René Voillaume, notre fondateur et Prieur depuis lors, nous faisait part de son désir de se retirer. Il dégageait ainsi l'avenir pour le Chapitre qui devait se tenir dans le courant de l'année suivante. René y fut élu Prieur, à l'unanimité et au premier tour de scrutin. S'il ne lui fut pas toujours facile d'assumer une telle succession, la Fraternité continuait de grandir en taille et en dispersion, plus d'une cinquantaine de fraternités sous les cieux les plus divers, que le Prieur est tenu de visiter au moins une fois durant son mandat. C'est ainsi que René fit son premier tour du monde. Il en fera un second puisqu'il sera réélu au chapitre de 1972. Ce second priorat lui fut plus lourd, notamment parce que l'usure commençait à se faire sentir, même au détriment de sa santé ; il y avait aussi à revoir et roder l'organisation des fraternités en Régions douées d'une plus large autonomie. Le chapitre de 1978 redonna enfin à René toute sa liberté, si l'on peut dire ainsi.

Après un temps de repos, René, qui a alors 55 ans, met le cap sur Paris. Il trouve un petit logement à Pigalle, dans la même cage d'escalier que celui d'Ivar, un frère marin qui avait navigué des années sous pavillon norvégien. Il trouve aussi un travail au « Bazar de l'Hôtel de Ville ». Encore qu'il en ait gardé bien des souvenirs drôles, c'est un travail qu'il n'aime pas. Paris vivant à cette époque dans la crainte des attentats, il devait contrôler les sacs des clients, à l'entrée du magasin, pour les explosifs et faire de la surveillance pour les vols. Au bout d'une année, aidé par un frère qui y travaille comme infirmier, il est embauché à l'hôpital Foch de Suresnes comme vagemestre chargé du courrier des patients hospitalisés ainsi que celui des médecins. Il est très à l'aise dans ce travail plein d'humanité mais au cours de la quatrième année de service, voici qu'un accident de travail (mauvaise fracture de la cheville droite) met fin à la carrière de celui qui est officiellement « agent postal ».

Lorsqu'il fut remis sur ses deux pieds, durant l'été 1984, René prit le chemin de Toulouse. Nous y avons encore, à l'ombre du couvent dominicain où tant de frères avaient fait leurs études de théologie, une petite fraternité qui déménagera, deux ans après son arrivée, à Ramonville. C'est donc là que René a vécu sa retraite. Dans la banalité d'un quotidien dont on est maître en quelque sorte, et où Dieu nous attend, il rendait divers services, il assurait à sa façon ce qu'on peut appeler nos relations publiques et, plus chaleureusement, les relations de voisinage, il accueillait les amis et les frères de passage. De façon régulière, il assurait une assistance fraternelle à l'Institut séculier « Jesus Caritas », et il participait aux réunions de la plus ancienne des « Équipes Notre-Dame » de Toulouse.

À la fin du siècle, quelques ennuis cardiaques se présentèrent comme des rappels à

l'ordre ; il sera opéré (pontages) en 2000. À la suite de quoi, peu à peu se manifestèrent de légers troubles de comportement que nous comprendrons un peu plus tard : la maladie qui allait obscurcir sa vie était déjà à l'œuvre. Je ne crois pas utile de s'y appesantir ; ce serait indécent. Toute maladie qui touche la personne au plus profond, au plus intime d'elle-même, est une forme du mal en ce monde particulièrement scandaleuse ; elle nous met devant un mystère à respecter.

René a gardé longtemps son beau et bon sourire pour qui le visitait. Il a aussi donné assez de signes, parfois même quelques mots, propres à nous assurer que, seul dans sa nuit, il était devant Dieu et avec Dieu. C'est ce qu'il vit enfin en pleine lumière.